2me ANNÉE—No 1 | LE NUMÉRO, 8 CTS | SAMEDI, 4 AVRIL 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL BELL, MAIN 999	SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE DES NOUVEAUTES

1861 rue Ste-Catherine

TEL. BELL, EST 1395

Semaine du 13 Avril

MARTYRE

Matinée : Samedi.

Soirées de Gala : Mercredi et Vendredi.

Photographies de tous genres

QUERY FRERES

Photographes

10 Côte St-Lambert - Montréal

FEU MARINE

Insurance Company of North America

DE PHILADELPHIE

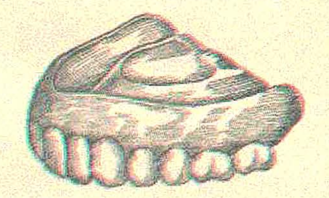
Capital payé - $3,000,000.00
Actif - - $10,079,478.00

ROBERT HAMPSON & SON

Agents Généraux

Bâtisse "CORN EXCHANGE"

39 RUE ST - SACRAMENT, Montréal



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

162 Rue St-Denis, Montreal

Bell, Est 1744.

THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau Prop.

Semaine du 13 Avril

Madame Sans-Gene

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages Prix 35c

A vendre chez Mm. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste Catherine, Montréal.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

LOUIS AERTS

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

MADAME M. BOUDET

Professeur de Coupe et de Couture

4 Rue St-Laurent, Chambre No 12

(Cours spécial pour les couturières qui n'ont pas de méthode de coupe. Pour toute information s'adresser à Mme Boudet, 79 rue Saint-Denis. Tél. Bell, Est 1956.)

CONSOMPTION

TOUX
RHUMES
ASTHME
BRONCHITES
TUBERCULOSE

GUERIS PAR LES

CAPSULES CRESOBENE



En usage dans les Hopitaux les communautés Religieuses et recommandées par Messieurs les Medecins

SE VENDENT DANS TOUTES LES PHARMACIES AU PRIX DE 50 CENTINS LE FLACON, EXPEDIEES FRANCO PAR LA POSTE AU CANADA ET LES ETATS UNIS, SUR RECEPTION DU PRIX

ARTHUR DECARY PHARMACIEN

1688 RUE ST CATHERINE

MONTREAL.

2ME ANNÉE—No 1 SAMEDI, 4 AVRIL 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

LEGENDE PASCALE

C'ÉTAIT en 431.

On était à l'équinoxe du printemps. L'année celtique finissait et dans la ville de Tarah—chef-lieu de leur religion—les Irlandais, encore idolâtres, célébraient la fête triennale du feu nouveau.

Pour eux, c'était la nuit solennelle, la grande nuit.

Une foule silencieuse se pressait dans l'ombre, aux alentours du palais d'O'Neil, roi principal de l'île, et les princes, les guerriers, accourus à Tarah de tous les points de la Verte Erin, environnaient le monarque.

Sur la terrasse du palais était préparé un immense bûcher couronné de fleurs. Auprès, se tenait le chef des druides. La lune répandait sur la scène un demi jour charmant.

Pas une fumée ne flottait dans l'atmosphère.

Suivant l'usage immémorial, par toute l'Irlande on avait éteint les feux et, pour les rallumer, on attendait de voir monter vers le ciel, la flamme sacrée allumée par le chef des druides, au signal donné par le monarque.

O'Neil, drapé dans la pourpre royale, allait donner le signal attendu, quand, à l'extrémité de la plaine du Breg, une lumière surgit tout à coup dans les ténèbres.

Le roi l'aperçut et, tout frémissant d'indignation :

—Qui peut profaner ainsi cette nuit sacrée ? s'écria-t-il d'une voix terrible. Qui a osé commettre un pareil sacrilège ?

—Nous l'ignorons, répondirent ceux qui l'entouraient.

Et tous les regards se dirigèrent avec effroi vers la petite lumière qui rayonnait au loin, comme une étoile dans la nuit.

Le chef des druides regardait aussi et une terreur profonde l'envahissait.

—O roi, dit-il tremblant, écoutez ce que les dieux m'inspirent. Si ce feu n'est pas éteint à l'instant, il ne s'éteindra plus jamais. . . . il fera pâlir notre feu sacré. Celui qui l'a allumé asservira l'Irlande que les armées romaines n'ont pu conquérir, et nul ne pourra jama's lui arracher sa conquête.

Aussitôt le roi donne ses ordres. Plusieurs druides sautent sur un char trainé par deux buffles blancs, et, suivis de guerriers, ils s'élancent vers la lumière.

Cette lumière, c'était le cierge pascal que Patrice, arrivé en Irlande, venait d'allumer. Les druides se jettent sur le cierge pour l'éteindre, pour le renverser. Vainement, la lumière toujours brille, le cierge, posé sur le sol reste inébranlable.

Vêtu d'une tunique de poils de chèvre, la tête couverte d'un capuchon blanc, saint Patrice regardait et souriait

Les druides, furieux, lui ordonnent de les suivre devant le roi. Il obéit, et pendant que l'apôtre s'avançait, des bardes, mêlés à la foule, chantaient, poussés par une inspirations divine :

"Il vient l'homme au front couronné... il est venu à travers la mer orageuse. . . ."

Quand Patrice fut en présence du roi :

—Tu connais, lui dit celui-ci, les lois du royaume, tu sais qu'en cette nuit sacrée celui qui allume du feu avant que j'aie donné le signal est puni de mort. Pourquoi as-tu violé la loi ?

Mais au lieu de répondre, de se défendre, le saint se mit à chanter :

"Dans cette nuit de la résurrection de Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, il convient d'allumer ce feu, d'allumer une torche de cire d'une blancheur éclatante, d'une suave odeur."

Et avec une tranquille assurance, il dit au monarque étonné :

—O roi, tu ne me feras pas mettre à mort. Le doux règne du Christ s'établiera en Irlande, sans qu'il soit versé une seule goutte de sang. Mais plus tard, plus tard, poursuivit-il, ravi, pour la foi, le sang de l'Irlande coulera durant des siècles...le sang et les larmes......

—Qui es-tu ? d'où viens-tu ? demanda le roi, malgré lui troublé jusqu'au fond de l'âme par la vue et l'accent de l'étranger.

—Je suis l'envoyé de Dieu. Six ans

durant, j'ai été esclave dans ton île. Une nuit, pendant mon sommeil, j'entendis une voix qui disait : " Retourne en ton pays, le navire qui doit te transporter va mettre à la voile." Je courus au rivage et, trois jours après, j'étais dans les Gaules, auprès de mes parents. Mais, dans mes études comme dans mon sommeil, sans cesse, j'entendais les enfants de l'Irlande qui me criaient : " Chrétien, reviens parmi nous, reviens nous sauver."... Le cœur déchiré par ces appels continuels, je ne savais que faire, quant un ange vint me dire : "Pars pour Rome, va soumettre tes vœux au chef de l'Eglise " Je partis à grands pas. Comme moi, le pape avait entendu les gémissements des enfants de l'Irlande. L'émeraude des mers brillait sans cesse devant ses yeux, et, dans son désir de la donner au Christ, il pleurait... Il a béni ma vocation, il m'a envoyé vers ceux qui m'appelaient. O Irlandais, les légions romaines n'ont pu vous soumettre, mais vous appartiendrez à la Rome des martyrs.

Cette nuit là, on n'alluma point le feu sacré sur la terrasse du palais de Tarah, et la petite lumière de Patrice brilla seule dans les ténèbres.

Laure Conan

Si les pauvres s'aimaient entre eux ils ne seraient pas pauvres.

MME BARRATIN.

NOTRE JOURNAL

Avec ce numéro le JOURNAL DE FRANÇOISE entre dans sa deuxième année.

ON DEMANDE...

Un député canadien-français, pour demander à son gouvernement que la Saint-Jean-Baptiste soit décrétée : fête légale par tout le Canada.

MYSTÈRE JOYEUX

MERVIUS était venu à la maison du vieux Jérôme, qui avait reçu une certaine lettre, qui se trouvait être la copie d'une autre lettre, laquelle, à son tour, avait été copiée de la lettre originale, reproduite enfin tant de fois qu'on ne pouvait dire si c'était la centième ou la millième copie que le vieux Jérôme tenait entre ses doigts

Cette fameuse lettre, que tous les voisins étaient venus entendre lire, était d'un homme que tout le monde de l'endroit connaissait ou dont on avait entendu parler.

—Oui, je l'ai connu, dit le vieux Jérôme à Mervius. Il ne s'appelait pas Pierre alors. C'est un nom qu'il a pris depuis. C'était un pêcheur ; il avait l'habitude de jeter ses filets dans le lac que cachent les vignes. Il venait à la maison, deux fois par semaine, me vendre du poisson. C'était un bon pêcheur. Puis, vint le fils du charpentier, qui l'emmena avec lui. Jamais depuis, je n'ai eu de poisson si frais ...

—Je vais rapporter cette lettre avec moi, dit Mervius,— la copie, je veux dire. Ma femme la transcrira... C'est une étrange histoire que celle du fils du charpentier. ..

Le vieux Jérôme eut un haussement d'épaules.

—C'était le fils d'un charpentier, rien de plus. N'avons-nous pas tous connu ses parents ? c'est son père qui a bâti cet appentis où je mets les fruits de mes oliviers. Le fils était un rêveur qui a fini misérablement.

Mervius ne répondit pas tout de suite, puis, retournant en tous sens la lettre qu'il avait dans les mains :

—J'ai déjà lu ceci, dit-il enfin, la lettre du pêcheur qui signe : PIERRE. Le gardien qui mène paître mon troupeau m'en a prêté la copie.... Ce Pierre n'a pas toujours été avec le fils du charpentier. Il y a une chose dont il n'a pas parlé et que j'ai vue....

—Que tu as *vue !* exclama Jérôme.

—Oui.

—Quelle était donc cette chose ?

—Je l'ai vu sourire. Avez-vous remarqué que cette lettre ne parle pas de son sourire ?

—Non. On assurait même que le fils du charpentier était toujours triste.

Dit Mervius :

—Il y a de cela très longtemps. Je n'étais qu'un enfant et j'aidais à ma mère, avec ma petite cousine Miriam, à remplir les amphores. . . J'avais entendu parler de cet homme, je veux dire, le fils du charpentier ; mon père racontait qu'il avait été témoin de la clarté extraordinaire d'une nuit merveilleuse, qu'on appelait la " nuit blanche." A minuit, il avait fait subitement jour, et cette lumière provenait d'un soleil en forme d'étoile. C'était au milieu de l'hiver, et ce phénomène fut remarqué, parait-il, dans tout l'empire romain. Et bien, vous savez que les disciples de cet homme assurent que leur maître est né dans cette nuit-là. Mon père même a connu des bergers qui racontaient à ce sujet une curieuse histoire. . . Mais ce n'est pas de cela dont je voulais vous parler. Quand nous étions enfants, nous nous rassemblions au jardin des Oliviers pour jouer ; il y avait ma petite cousine Miriam, mon frère Simon, puis, Septimus, le fils du potier, Joseph, le fils de la veuve Ibrahim et moi.

Un jour du printemps que l'eau coulait plus forte au torrent de Cédron, nous nous attardâmes à jouer sur ses bords, et le fils du potier, Septimus, nous montra à faire avec l'argile humide des urnes, des gobelets, voire même, toutes sortes d'animaux.

Miriam, qui était la plus jeune de nous, s'amusa à fabriquer des petits oiseaux. Elle en était très fière et les ayant tous mis en rangée, elle nous appela pour les admirer. Mais nous nous mîmes à rire d'elle et Simon, mon frère, me cria :

—Tes oiseaux ne sont que de vilaines grenouilles !

—Je crois qu'ils sont aussi jolis que vos oiseaux, dit Miriam, la lèvre tremblante et prête à pleurer.



ENTRÉE TRIOMPHALE DE JÉSUS À JERUSALEM.

—Tu n'es qu'une petite fille, dit Septimus, et par conséquent, tu ne sais rien. Retourne à la maison.

Miriam, tout en pleurs allait s'éloigner, quand Simon nous dit, d'un ton agité :

—Vite, regardez tous, voici venir le fils du charpentier !

En effet, à travers les vignes, et, se dirigeant vers le jardin des Oliviers, marchait le fils du charpentier.

—A qui ressemblait-il ? interrompit le vieux Jérôme.

—A personne. Sa figure n'avait rien d'extraordinaire, mais, une fois cependant que vous l'aviez vue, vous ne pouviez l'oublier. Après tant d'années, je me la rappelle encore, et son air digne, et sa physionomie triste et sa démarche sévère. . . Il venait d'un pas ferme mais lent, et je me souviens qu'une fois, il écarta de son pied un roseau demi brisé qui traversait le sentier. . . Quand il fut près de nous, il demanda à boire, et je courus chercher une coupe en bois, déposée sur les bords du torrent pour les besoins du passant. Lorsque je revins il avait la petite Miriam sur ses genoux, et elle ne pleurait plus. . .

—Est-ce que sa vue gênait les autres ? demanda encore le vieux Jérôme.

—Non, nous l'entourâmes aussitôt, touchant ses mains et jouant dans le plis de sa longue robe blanche, Septimus reposa même la tête sur son épaule, et, Miriam avait déjà les bras autour de son cou.

—Regarde, mes oiseaux, dit-elle, désignant ses noirs monceaux d'argile. N'est ce pas qu'ils sont jolis, tout aussi jolis que les leurs ?

—Plus jolis, plus jolis encore, fit le fils du charpentier. Regarde !

Et il toucha l'un d'eux du bout de son doigt.

Alors, en vérité, je vous dis ce que j'ai vu — cette boue informe trembla, s'éveilla à la vie et devint un oiseau blanc comme la fleur du lis, qui s'élança dans l'espace avec des cris harmonieux. Nous nous mîmes tous à crier de joie, et la petite Miriam frappa joyeusement des mains. Et c'est alors que le fils du charpentier sourit. Il regarda la petite Miriam, qui suivait dans le ciel bleu le vol de l'oiseau, et sourit, une fois seulement. Puis, sa figure redevint grave et triste.

Il se leva pour partir. Nous voulions tous le suivre, mais, il ne le voulut pas.

—Pas maintenant, dit-il. Laissez-moi d'abord aller vous faire une place.

Et il nous laissa. Ce que nous avons ressenti, nous ne le pouvions exprimer. Je ne le puis encore, après tant d'années. Nous n'avons dit à personne ce qui était arrivé.... On nous a raconté, ensuite, qu'à un mariage à la ville voisine, il avait changé l'eau en vin, et que plus tard, il avait donné la vue à un aveugle... Mais personne n'a déclaré qu'on l'avait vu sourire. . . .

....

Mervius se tut. Il prit la lettre des mains du vieux Jérôme et se leva pour s'en aller.

—Et tu as vu cela ? dit le vieux Jérôme.

—En vérité, je vous le dis, je l'ai vu, de mes yeux vu.

Mais le vieux Jérôme secoua obstinément la tête :

—Mais il n'était que le fils d'un charpentier et un rêveur ! Oui, rien qu'un rêveur !...

—Ah ! vous ne l'avez pas vu sourire, dit en guise d'adieu, Mervius, en franchissant le seuil.

Le vieux Jérôme haussa les épaules:

—Un rêveur ! Heureusement qu'il est parti. . . Mais je fus chagrin du départ de Pierre. . . C'était un bon pêcheur. Deux fois par semaine, il me vendait du poisson, et son poisson était toujours si frais. . . .

FRANÇOISE.

Adapté de l'anglais.



Conte pour le Vendredi Saint

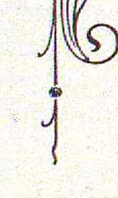


LE PARDON

PARCE que Dolorès a séduit son amant,
Juana, sombre, a fait le solonnel serment
De tuer sans pitié sa rivale adultère.

Et depuis dix longs mois, tremblante et solitaire,
Murée en sa terreur comme en une prison,
Dolorès n'a franchi le seuil de sa maison.
A toute heure du jour, jamais lasse, accroupie
Dans l'ombre, *l'autre* est là, farouche, qui l'épie,
C'est en vain qu'un été se passe, c'est en vain
Qu'un automne s'achève et qu'un hiver prend fin,
En vain qu'avril renait et qu'un peu de verdure
Refleurit aux flancs nus des monts d'Estramadure,
Car toujours Juana, qui ne pardonne point.
Guette, la haine aux dents et le poignard au poing.

Or un jour Dolorès s'éveille dès l'aurore.
Des cantiques joyeux vibrent dans l'air sonore.
Le long des chemins creux tout baignés de printemps,
Deux par deux, trois par trois, pieds nus, des pénitents,
Cœurs simples qu'une foi mystérieuse appelle,
S'en vont à travers champs vers une humble chapelle,
Où repose un grand Christ rapporté d'Orient.
Dans la limpidité du matin souriant,
On ne sait quel espoir de renouveau palpite,
La terre même ainsi qu'une âme ressuscite.
Et Dolorès se dit : "C'est le vendredi saint.
C'est le jour où, suivant un vieil usage, ceint
De langes, seul debout dans la foule en prière,
Le prêtre étend le Christ sur la table de pierre,
Et tous les pénitents, pleins d'un pieux émoi,
Baisent dévotement le crucifix. . Mais moi,
Moi deux fois pécheresse et deux fois condamnée,
N'aurais-je point ma part de grâce, cette année,
Et quant tous chantent, seule en mon triste abandon,
Resterai-je à l'écart des sources du pardon ?...
Non. J'irai prier Dieu, puis, si je meurs, qu'importe ! "



Ces mots dits, Dolorès se lève, ouvre sa porte,
Sort et va se mêler aux flots des pélerins.
Déjà l'air pur des champs, la paix des cieux sereins,
La grisent, quand soudain, au détour d'une sente,
Ayant vu Juana s'avancer menaçante,
Elle tombe les bras en croix sur le chemin.

Et comme Juana, le poignard à la main,
Hésite à la frapper : "*Eleisai !* lui dit-elle.
O femme ! je t'ai fait une injure mortelle,
J'implore ta pitié. Je tombe à tes genoux."



Et Juana lui dit : "Ma sœur embrassons-nous.
Tout renait. L'air est plein d'une tendresse immense.
La haine dans mon cœur fait place à la clémence.
C'est aujourd'hui le jour où Jésus pardonna."

Aussitôt, reprenant sa route, Juana,
Repartit, le cœur plein d'une joie ineffable.
Mais quand, pâle, elle alla prier devant la table
Où reposait le corps du Seigneur, tout à coup
Elle sentit deux bras s'enlacer à son cou,
Et, l'attirant un peu vers son étroite couche,
Le Christ, très doucement, la baisa sur la bouche.

ANDRÉ DUMAS.

✵ LE SALON ✵

J'AI visité lundi dernier la vingt-unième exposition de l' " Art Association of Montreal " dont le palais est situé au square Philipps.

Le catalogue contient 329 numéros tout en toiles, pastels, aquarelles, dessins, miniatures et sculptures. Les exposants sont au nombre de 113.

Pour une ville comme la nôtre, où les beaux-arts n'ont que peu de dévots, l'effort est sensible et permet d'espérer une réaction prochaine contre l'apathie manifeste du goût public à l'égard des productions artistiques. Mais si nous espérons cette réaction, nous devons en espérer une autre chez les artistes : celle de la révolte contre la banalité. Nos artistes locaux, en effet, ne produisent rien dans le sens large du mot. Des portraits, des paysages, des " scènes vues, " le tout plus ou moins bien traité ; mais, en somme, de la copie, rien de plus. Pas de compositions, pas de créations, ou si peu !...

Ma visite tardive a été si précipitée et l'espace dont je dispose est si restreint que je ne puis, à mon grand regret, faire une revue sérieuse et complète des œuvres exposées et que je dois me borner à un coup d'œil d'ensemble. Du reste, je le dis avec peine, la valeur générale des œuvres ne vaut pas autre chose. A côté de toiles fort bien traitées, mais rares, il y en a de médiocres en assez grand nombre ; je ne parle que pour mémoire de quelques horreurs, surtout dans les pastels et les aquarelles. Je ne m'explique pas comment on a pu admettre certaines " pièces " de ce genre.

Je ne parlerai aujourd'hui que de nos artistes les plus connus parmi les Canadiens-français. Je ne prétends pas porter ici un jugement sans appel, mais tout simplement rendre compte de l'impression que m'a causée cette courte visite. Pour ne froisser aucune susceptibilité, je suivrai l'ordre alphabétique du catalogue.

Marc Antigna.—Deux portraits de femme : Une tête, l'autre en pied. Ce dernier est d'une tonalité délicieuse.

René Béliveau.—Son propre portrait. Non à vendre, dit le catalogue. Cela m'a fait sourire. Ce portrait serait passable si l'artiste ne s'était pas fait une main démesurée.

Georges Delfosse.—Portrait de M. R. Girard et une vue du château de Ramezay, cotée $500. Excusez du peu : Ces deux toiles sont médiocres, surtout la dernière.

L. Théo. Dubé.—Vache à l'abreuvoir. C'est un tableau très simple, mais d'une bonne facture. Je n'ai pu découvrir " Le goûter " indiqué au catalogue.

Edmond Dyonnet.—Portrait de F. L. Wanklyn, et Tête de fillette. Le portrait de F. L. Wanklyn est très remarquable. C'est, à mon humble avis, un des meilleurs de la galerie.

J. C. Franchère.—Portrait de Melle B... et Rivière du Loup. Ces deux toiles sont consciencieusement traitées.

Charles Gill.—Remords C'est une composition ; la seule. Il y a dans ce tableau une pensée. Un grand Christ suspendu au mur ; à ses pieds, un missel ouvert sur un pupitre ; à terre, une femme que le remords a terrassé. Le tout serait dans l'ombre si une veilleuse placée à droite du crucifix ne jetait ses rayons crus mais de faible portée sur le flanc du Christ, laissant le reste du tableau dans la pénombre. Sans deux imperfections, ce tableau serait remarquable par son originalité et son effet de lumière. Malheureusement, il est de trop petite dimension et la femme dans une posture trop négligée. L'artiste a dû certainement être pressé par la date de l'ouverture. Néanmoins M. Charles Gill a droit aux félicitations du public pour être délibérément sorti des sentiers battus.

Joseph Saint-Charles. — Deux portraits : Philippe Hébert et Major J. Pelletier. Très bien touchés très ressemblants, ces portraits ont une réelle valeur. Plus loin je trouve un tableau de genre : Expectative. Cette petite toile ne vaut pas cher ; elle est d'un goût douteux et je veux considérer son titre comme une énigme.

Je suis contrainte de borner là ma critique quant aux œuvres. Mais je ne voudrais pas terminer sans en faire une au sujet de la date de cette intéressante exposition annuelle. L'ouverture de cette exposition devrait avoir lieu le 1er Mai. Cette année, nous avons une température exceptionnelle dont nous n'avons pas l'espoir de jouir habituellement. Et même avec cette température intermédiaire, les toilettes printanières sont encore à l'état de rêve.

Il s'ensuit que les élégantes s'abstiennent de se montrer dans les lieux publics. Cette abstention est nécessairement préjudiciable à l'œuvre, ainsi qu'aux exposants et au commerce. En reculant l'exposition au mois de mai, chacun y trouverait son compte. Je livre cette observation à l'appréciation des personnes de qui dépend la fixation de l'époque où il convient d'inviter les artistes et les amateurs à ces intéressantes assises.

JULIETTE.

ERRATA

Dans le dernier article de M. Nevers : *A propos d'un critique myope*, lire à la neuvième ligne de la première colonne : *mémoires* au lieu de *manières*. Dans la deuxième colonne, 2ème ligne du 8ème paragraphe, *Augra pequena*, au lieu de *peguena*. Même paragraphe, dix-huitième ligne, *les Iles Britanniques* au lieu du mot *des*. Enfin vers la fin de l'article, mettre les guillemets avant "la vallée de Josaphat", et non avant *la mieux gouvernée*.

Pensée profonde :

—C'est drôle tout de même la vie : pour avoir de l'argent *devant* soi, on est obligé de le mettre de *côté*.

"Toute femme est une école, et c'est c'est d'elle que les générations reçoivent vraiment leur croyance.

J. MICHELET."

AVIS

Les abonnées pourront recevoir gratuitement, sur leur demande, les numéros qui manquent à la collection des livraisons de l'année écoulée.

On devra encore prévenir l'administration dans le cas d'un changement d'adresse.

PAUVRES FILLES !

On nous signale l'arrivée prochaine d'une cargaison de pauvres filles, recueillies sur le pavé des grandes villes de la Grande Bretagne, plus ou moins renippées par des sociétés charitables, puis embarquées comme un vil troupeau dans la puante troisième classe de quelque transatlantique pour être dispersées dans l'immense étendue de l'Amérique du Nord.

C'est curieux, mais cette nouvelle ne semble provoquer généralement qu'un sourire méchant, presque cruel. Je n'ai jamais bien compris que, dans une société chrétienne comme se prétend la nôtre, les esprits soient plutôt empressés à voir le mauvais côté des choses. Tristes immigrantes, avant même que vous ayez mis le pied sur votre sol, votre procès est fait, vous avez été jugées, trouvées coupables et condamnées sans appel. L'opinion publique est préjugée contre vous. Une réputation d'atavisme vicieux et incorrigible vous précède ; votre état d'abandon, votre dénuement, votre sexe même sont des taches ; vous n'êtes qu'une chair à canon d'un espèce innommable.

Que venez-vous faire ici ? Ouvrons au hasard les journaux qui commentent votre déportation. L'un demande quels desseins suspects peut bien avoir l'Angleterre en envoyant ainsi ses vieilles filles tenter nos vieux garçons. Un autre affecte de redouter dans cette invasion une concurrence désastreuse pour les filles à marier du pays.

Ceux qui voient les choses comme elles sont et qui savent comment elles se passent mettront beaucoup de pitié à la place de cette cynique ironie. Cette légèreté de propos à l'adresse d'humbles filles qui n'ont devant elles que les misères et les dangers de l'état de domesticité, indique un réel travers d'esprit.

On sait en effet que la plupart de ces déshéritées viennent se mettre en service, et que le hasard de l'offre et de la demande les dispersera dans le pays pour faire les volontés de maîtres qu'elles n'ont jamais vus ni connus, et dont la langue même leur est dans quelques cas étrangère.

La question du service domestique est devenue un sérieux problème en Amérique ; le Canada, pour un, annonce au loin qu'il a place pour des milliers de servantes, et dans ces dernières années le salaire des cuisinières, filles de chambre et bonnes s'est élevé audessus même du traitement des maîtresses d'école dans la province de Québec. L'immigration attirée par d'aussi alléchantes réclames n'a donc en soi rien que de très justifiable, et mérite tout autant de respect que celle des fermiers qui viennent ensemencer nos terres. Dans les deux cas, le but des uns et des autres est de gagner leur vie ; il est également honorable.

D'ailleurs ces immigrations de filles, se font, comme les autres, sous l'œil du gouvernement. Les plus jeunes de la bande sont d'ordinaire confiées à des orphelinats ou refuges, où, tout en faisant leur apprentissage, elles reçoivent l'instruction religieuse, sont baptisées, catéchisées, et par la suite mises en service, quelquefois adoptées par des familles sans enfants. Heureuses celles qui tombent tout de suite dans d'honnêtes foyers, où le nom de pauvre immigrante ne provoque pas d'arrière-pensée méprisante, et où surtout il n'est rien resté de la vieille idée païenne que l'honneur d'une servante ne compte pour rien.

Plus heureuses encore si le hasard ne leur donne pas pour mère adoptive quelque bonne femme, bien intentionnée peut-être, mais ignorante des choses du cœur, croyant plus au fatalisme bête qu'au tout miséricordieux Evangile, toujours prête à leur reprocher la tache de leur origine et à leur prédire un avenir inévitablement honteux ; leur imposant les travaux les plus humiliants; comme prise d'un réel acharnement à les dégrader dans leur propre estime. La vertu, représentée sous des traits aussi rébarbatifs, devient repoussante ; c'est une pire corruptrice que le mauvais exemple et la séduction du vice.

Plaignons surtout celles des exilées qui apportent avec elles, sous leurs haillons, cette beauté physique particulière aux femmes de leur pays, qui a fait dire à Taine qu'en Angleterre la femme est plus femme qu'ailleurs, et qui arrachait à St-Paul son historique calembour : "Non Angli sed angeli ! " Tel les vieux poètes anglais, Spenser, Sidney, l'ont idalisé dans les poèmes d'amour du 16e siècle, tel on retrouve encore très fréquemment dans sa pureté antique, ce type saxon de cheveux d'or, de grands yeux rieurs, pardessus tout reconnaissable entre tous à la finesse de l'épiderme où le sang semble affluer par tous les pores à la fois, tamisant de rose la virginale blancheur du teint.

......Like ripened lilies steeped in wine,
Or fair pomegranate kernels washed in milk,
Or snow-white thr ads in nets of crimson silk,
Or gorgeous clouds upon the sun's decline.

Si joli visage fut jamais un don fatal, c'est bien lorsqu'il est encadré du sordide mouchoir de l'émigrante, et que celle-ci se trouve tout-à-coup seule au milieu d'inconnus, n'ayant plus un seul de ses protecteurs naturels pour l'escorter et la défendre, réduite à s'incliner gracieusement sous l'autorité du maître en disant : "Je ne suis qu'une humble servante ! " Hélas ! dans bien des cas—on voudrait pouvoir affirmer que ce n'est pas dans la plupart, — l'innocence est le plus court chemin de la perdition, et le moment n'est pas loin où Méphisto peut répéter son féroce et ignoble ricanement, qui se perd dans un sanglot d'anges et de mères. Il faut vraiment avoir du sang de bête fauve dans les veines pour porter une main impitoyable sur de telles victimes. Mais, à ce compte, la rue, à certaines heures, est une véritable ménagerie !

C'est bien là la sempiternelle et lamentable histoire de drames dont le dénouement le plus ordinaire est le bouge, l'hôpital, l'hospice des enfants trouvés, quelquefois la prison. Interrogez au hasard : vous entendrez des c oses à faire frémir. Cette malheureuse, dont les traits ont conservé d'indéniables vestiges d'une beauté flétrie bien avant le temps, vous dira : "Orpheline en bas âge, je fus embarquée à Liverpool avec un détachement d'enfants comme moi sans famille. A notre arrivée au Canada, nous fûmes dispersés et nous nous perdîmes de vue. Moi, je fus mise dans un hospice de religieuses, où je fus baptisée et appris à lire et à écrire. Plus tard, une famille de..... m'adopta, mais j'étais mal tombée : c'est mon parrain qui m'a perdue !" Son parrain ! l'honnête homme qui, un cierge à la main, avait juré devant Dieu qu'il veillerait sur son âme ! Et ce parjure peut impunément porter le front haut devant ses semblables, tandis que sa victime, roulant de chute en chute, n'a plus d'autre sensation que le vertige de l'abîme qui l'attire irrésistiblement ! Franchement, on voit de bizarres moqueries de l'éternelle justice en ce bas monde.

Les couleurs de ce tableau, si fortes qu'elles puissent paraître, ne sont pourtant pas chargées. Ceci n'est pas un sermon, ou c'en est un qu'on n'entend pas assez souvent. C'est au moins un effort de franc-parler sur des vérités assez difficiles à dire. La presse a parfois des devoirs pénibles à remplir, et j'ai cru que dans un journal de femmes un honnête homme pouvait donner libre cours à son indignation contre les abominations dont il est forcément témoin. Il a certainement connu un temps où son sexe professait un plus grand respect de la femme. La vieille galanterie est-elle partie avec les vieilles lunes ? Le sentiment chevaleresque dont nous nous targuons si fort dans nos jours de réjouissances nationales, a-t-il fait place à un simple instinct emprunté au règne animal ?

Je demande que les pauvres filles d'Angleterre qui débarqueront bientôt dans nos ports d'hiver soient traitées avec tous les égards dûs à leur triste position ; que pendant qu'elles stationneront dans les dépôts d'immigrants elles ne soient pas soumises à l'inspection comme les esclaves destinés au harem des pachas ; que les sociétés philanthropiques qui les ont sous leurs charges redoublent de vigilance ; qu'elles les placent dans des familles honorables et ne les perdent pas complètement de vue après leur dispersion. Je demande enfin que leurs maîtresses tiennent lieu de mères à celles qui n'en ont plus.

JUNIUS.

Notes brèves sur les concerts parisiens

DIMANCHE, Paris, frileux depuis dix jours, s'était réveillé sous un soleil de printemps. Dans les jardins du Ministère de l'Intérieur, sur lesquels s'ouvrent les fenêtres de mon "home," la nature chantait, excitant les merles et les pierrots criards.

Ah ! qu'il serait bon d'aller courir à travers les grands bois ! de s'y renouveler, oublieuse des salles surchauffées du Châtelet ou du Nouveau Théâtre, d'y entrevoir, peut-être, la première violette, de la cueillir......

"Mystérieux pouvoir d'un rayon de soleil
"Et d'une fleur éclose !..."

Rêve et paresse ! Le sens du devoir et la passion de la musique doivent en avoir raison.

Oui, à une heure et demie, m'arrachant aux Champs-Elysées et à leur atmosphère suggestive et tentatrice, c'est dans le Métropolitain qui se dirige vers le Châtelet, non dans le train qui me conduisait à Passy, que je m'engouffre.....

Le sanctuaire de M. Colonne déborde. Décidément, il y en a beaucoup qui préfèrent les charmes de la musique à ceux de la campagne !

Et je songe : la nature nous parle du Créateur ; elle nous rend tangibles et adorables la beauté et la bonté. La musique agit de même, avec ceci : qu'elle nous permet du même coup de parler nous-mêmes à Dieu. Sur ses harmonies, notre âme a champ libre pour échelonner ses cris de foi, d'amour et d'espérance.

Nous ne nous laissons plus pénétrer passivement par l'admiration avec elle et par elle, nous recevons en rendant : C'est l'échange ineffable du fini et de l'infini qu'elle véhicule.

Mes pensées gardent ce caractère sous la 3ième ouverture de ce "Léonore," de Beethoven, qui forme le premier numéro du programme Ensuite, tous honneurs aux jeunes !

M. Henri Rabaud dirige sa symphonie en mi mineur. Jolie composition d'une inspiration juvénile, sincère et talentueuse ; œuvre vigoureuse d'ensemble ; fine et distinguée de détails, et dont le morceau le plus caractéristique est sans contredit L'Adante, quoique la partie la plus applaudie ait été le Scherzo-allegro-vivace.

A la suite, un concerto pour harpe et orchestre de Pierné, concerto applaudi, il y a deux ans, salle Erard, et qui fait moins bien dans le grand vaisseau du Châtelet. La harpe, doux et céleste instrument, n'est pas propre à l'éclat et la fougue de la virtuosité symphonique.

Il a fallu le talent de Mlle Henriette Renié, pour sauver cette jolie chose de M. Pierné et lutter contre les sonorités de l'orchestration, ménagées habilement, il est vrai, par le compositeur, mais trop écrasantes encore.

A côté de nos grands concerts, nos théâtres nationaux, sortant du snobisme passé, se souviennent aussi de leurs noms. On parle d'un cycle de nos maîtres français à l'Opéra : une semaine consacrée à Reyer, une autre à Gounod, et ainsi en suivant pour Saint-Saëns et Massenet. La reprise de "la Statue" s'annonce comme une solennité.

A l'Opéra Comique, "Titania" vient en outre de nous révéler un compositeur dramatique nouveau. Idéaliste, mais plutôt peintre et fantaisiste dans ses harmonies spirituelles et originales, M. Georges Hüe ne semblait pas apte à exprimer les grands sentiments humains.

Titania, il est vrai, par son sujet spécial et romanesque, n'est qu'un drame tissé de rêve, d'idéale fantaisie et qui se prête encore aux descriptions et aux arabesques.

Le génie propre du compositeur n'a pas eu à se forcer pour s'en emparer. Il l'a fait pleinement et nous a offert aussi l'une des plus jolies compositions musicales qui soient.

Quels jolis morceaux quand Yann rêve, aspire à l'idéale beauté et désire Titania, alors que la douce Hermione lui donnerait si facilement le bonheur !

Il a surélevé son amour et son âme, l'humanité s'en venge en la personne d'Obéron qui le précipitera des hauteurs dans la mort.

Oui, dans cette partition de Titania les choses élégantes et charmeuses abondent La force et la passion qui soulèvent manquent peut-être.

Ne voyons ici que le bon : les ingéniosités harmoniques et orchestrales, d'un si chatoyant coloris et d'un si gracieux effet.

SUZANNE DE MARGUERON.

Une Reine des Fromages et de la Crême

(Suite)

II

Il en fut frappé et tout à la fois éclairé sur lui-même ; à la flamme de cet amour déçu qui trouvait l'héroïsme de se sacrifier, Fanny grandit démesurément à ses propres yeux ; elle lui sembla mille fois plus belle pour avoir inspiré cette passion si absolue, et, homme des impressions soudaines, il lui parut que son penchant pour elle avait tout à coup pris des proportions extraordinaires.

—Vous ne m'avez pas répondu, — dit Holzer, le regard rivé à celui de son rival.

—Je vous répondrai, — dit enfin le capitaine,— mais ma dignité n'admet pas que ce soit sous le coup de la menace. Vous avez un revolver dans votre poche ; donnez-le moi ou jetez-le par la fenêtre : alors je parlerai ; sinon, vous n'obtiendrez rien de moi.

Le calme vraiment noble de son visage en imposa au sous-officier, qui, lentement, tira l'arme de sa poche et, d'un geste très simple, la tendit à son chef. Le comte, sans se presser, enleva les cartouches du barillet, posa le revolver déchargé sur la table et, se tournant vers Holzer, lui dit d'une voix claire, en ponctuant chacun des mots, cette courte phrase :

—J'ai l'intention d'épouser Fanny Badl. Vous pouvez vous retirer, maréchal des logis Holzer.

L'entretien n'avait pas duré plus de cinq minutes et demeura le secret des deux seuls acteurs. Le lendemain, les fiançailles du capitaine comte Eldringen et de la fille du maréchal des logis Badl furent publiquement annoncées.

L'émotion produite par cet événement dépassa bien vite les limites du régiment et de la petite ville de Ziegelheim. Ce fut un de ces scandales mondains dont les échos se répercutent pendant de longues années. Lorsque la nouvelle en parvint à la famille du comte, elle eut les honneurs d'un sourire de parfaite incrédulité. Mais Émile, ses vaisseaux une fois brûlés, ayant hâté de tout son pouvoir l'accomplissement de sa destinée, l'annonce officielle de la célébration du mariage suivit de près celle des fiançailles. Ce fut, de la part de tous les Eldringen et leurs alliés, un tolle d'indignation suivi de l'universelle détermination de considérer le capitaine comme rayé à jamais de l'arbre généalogique.

Le comte, tant que dura sa fièvre, ne vit et n'entendit rien ; cette fièvre devait durer jusqu'à la fin de la lune de miel qu'ils passèrent en Suisse à voguer sur les lacs bleus, à errer au milieu des glaciers. Mais, au retour, lorsqu'il vint reprendre sa place dans la réalité sociale, il commença peu à peu à sentir qu'il avait payé un peu cher la satisfaction de posséder cette merveille de beauté. Sans doute, Fanny était bonne et fidèle ; elle aimait son mari avec dévouement ; mais si excellentes que fussent ces qualités, il lui manquait celle qui, dans son cas, eût été la plus nécessaire : la faculté d'assimilation. Sa beauté mise à part, elle était hélas ! profondément nulle.

Naturellement enclin à l'extravagance, le comte Émile voulut noyer dans le faste cette inaptitude de sa femme dont il souffrait. A force de jeter pour elle l'argent aux quatre vents du ciel, il espérait tromper les regards ironiques, et peut être parvenir à communiquer à cette âme roturière un peu de ces goûts raffinés qui sont l'apanage de la femme aristocratique. Ce furent des toilettes de Paris, que Fanny portait mal, des chevaux superbes, qu'elle avait peur de monter.... Bref, toutes ces folies furent vaines, mais, en deux ans, le conduisirent aux emprunts et l'obligèrent, après deux nouvelles années de luttes avec des créanciers, à quitter l'armée.

C'était le premier pas vers la décadence. Par d'anciens amis bien en cour, il obtint un emploi civil convenable ; mais Eldringen était joueur, et ses chefs, craignant la contagion du mauvais exemple, lui firent comprendre qu'on lui saurait gré de quitter l'administration. Il donna sa démission et, d'emploi en emploi, descendit bien vite du médiocre au pire. Un beau matin, après dix ans de mariage, il se vit dans la nécessité de choisir entre la misère la moins déguisée et la position, bien peu en rapport avec son éducation et son passé, de maître de poste dans une petite ville de province.

Là encore, il ne sut pas se plier à la modestie de sa nouvelle condition. Le passage accidentel d'un ancien camarade, la seule vue même d'un uniforme de hussard ou de lancier dans la diligence s'arrêtant devant la poste était prétexte à des soupers où le gentilhomme se donnait l'illusion de revivre le passé, mais où les appointements du maître de poste restaient au fond des verres.

Sa femme assista patiemment à ce déclin progressif de sa fortune, sans savoir rien faire pour l'enrayer. Du jour où la vanité du comte cessa de pouvoir l'exhiber comme un bel objet de luxe, habillée et parée à exciter la jalousie, sa nullité intellectuelle acheva de lui enlever les derniers vestiges d'intérêt que lui portait son mari. D'ailleurs, sa beauté même s'en allait avec sa santé très affaiblie et lorsque après vingt mois de résidence, Eldringen perdit cette misérable position en raison du bruit fâcheux produit par ses trop luxueuses réceptions accidentelles, elle céda sous le poids de l'inquiétude grandissante et ne survécut que peu de temps à cette nouvelle secousse.

Émile resta veuf avec un enfant, sa fille Ulrique, alors âgée de douze ans. Ce fut de la poste que le père et la fille en deuil partirent au hasard, à la recherche d'une nouvelle existence.

III

LA VILLA FLORA.

Ulrique n'avait connu ni les joies, ni les jeux, ni l'heureuse insouciance de l'enfance. La ruine imminente, les inquiétudes de ses parents avaient jeté comme une ombre sur son premier âge. Sans camaraderies enfantines, l'orgueil de caste du père ayant survécu à la décadence et l'isolant du milieu bourgeois où il était obligé de vivre, elle avait grandi solitaire, ignorant jusqu'aux jouets qui prennent tant de place dans l'existence des autres enfants.

Toute petite, le dénuement de la maison et surtout l'apathie de sa mère lui créèrent des devoirs et des travaux au-dessus de son âge. De la ménagère allemande, Fanny n'avait que l'instinct ; la petite Ulrique sut en avoir, en outre, l'énergie. Lorsque sa mère, sentant sa santé décliner, abandonna de plus en plus les rênes de la maison, l'enfant peu à peu les reprit. A huit ans, elle trouvait tout simple d'ordonner le dîner ; à dix, de le préparer, l'unique servante à tout faire ayant refusé d'attendre des gages plus qu'irrégulièrement payés. Bravement, les mains mignonnes d'Ulrique s'attaquèrent aux louds instruments de cuisine et de ménage, au balai plus haut qu'elle, à la dure brosse à frotter.

Émile Eldringen adorait sa fille ; il était fier et orgueilleusement jaloux de sa vive intelligence et de sa précoce beauté. Aussi, la vue des labeurs indignes auxquels elle était condamnée lui était-elle si pénible, qu'il préférait aller prendre ses repas dans quelque table d'hôte, à la souffrance de voir la petite Ulrique chanceler sous le poids de la soupière. Il n'avait pas de plus grande joie, dans les loisirs que lui laissaient les cartes et les soupers avec d'anciens camarades, que de prendre l'enfant sur ses genoux et de verser dans ce jeune esprit, si prompt à saisir et dont la mémoire était si sûre quelques bribes de ses propres connaissances, surtout la langue anglaise, héritage maternel, qu'il parlait aussi facilement que celle de sa patrie.

C'est à son père qu'Ulrique avait voué toute sa juvénile tendresse ; la vivacité du comte, son insouciance gaieté résistant aux coups de l'adversité exerçaient sur l'enfant un charme que ne contre-balançait pas l'apathie inintelligente de sa mère Ellle rendait même à ce père une affection plus forte que celle qu'il pouvait lui donner, et, chose qui peut paraître étrange de la part d'un enfant, mais qu'explique la capacité différente d'énergie de deux âmes, cette affection, loin de chercher appui, avait quelque chose de protecteur, de supérieurement paternel : l'âme de la fillette était comme l'ainée de celle de l'homme.

Pas plus que d'enfance, Ulrique ne connut de jeunesse. Dès qu'avec le comte elle quitta la maison de poste, ce fut pour eux la vie douloureuse nomade, soutenue par le hasard des gains aux jeu le crédit fait au titre et à l'aplomb imperturbable de celui qui le portait. On fuyait brusquement la ville où les réclamations devenaient trop vives pour courir après la rencontre de quelques profitables compagnons de jeu.

En cette existence de bohême, l'enfant devenue jeune fille ne vivait qu'au seul contact paternel, isolée de tout et de tous, sans que la douceur prudente d'une main féminine lui adoucît les angles des réalités brutales auxquelles se heurtait son âme. Trop tôt instruite des vilains côtés de la vie, elle le fut aux chocs réitérés d'événements, de crises désespérées qui la plongeaient dans des transes mortelles.

Un de ces chocs, qui laissa en elle une trace douloureusement profonde, eut pour théâtre un sombre logis, en un faubourg de petite ville perdue de province, où le comte s'était momentanément réfugié. Là, comme partout, les veillées autour de la table de jeu se prolongeaient fort avant dans la nuit. Si Ulrique se cachait avec soin d'ordinaire des hôtes de son père, elle n'en veillait pas moins avec angoisse jusqu'à ce que le dernier joueur eût quitté la place, et, plus d'une fois, elle vint d'autorité interrompre une partie trop désastreuse pour son père. Une nuit que, les paupières lourdes, elle avait ainsi fait irruption dans la salle de jeu, un jeune homme, surexcité par l'absorption trop réitérée de grogs, la saisit cavalièrement par la taille, et de force, voulut l'embrasser. Violente, elle s'arracha à cette étreinte et, s'avançant vers son père, les lèvres contractées et les yeux chargés d'éclairs :

—Cet homme m'a insultée, tu vas le jeter dehors !— s'écria-t-elle

Émile se redressa, son visage pâlit de colère et ses poings se crispèrent. Menaçant, il fit un pas vers le coupable ; mais celui-ci, à travers le brouillard d'une demi-ivresse, eut la compréhension suffisante de la scène qu'il avait provoquée pour prendre le prudent parti d'une retraite immédiate.

Le père et la fille demeurèrent seuls.

—Tu ne rejoueras jamais avec cet homme ! — dit-elle avec énergie.

—Jamais ! — promit le comte en arpentant la chambre à grands pas, encore haletant d'indignation.—Moi toucher la main du misérable qui a traité mon enfant comme une fille d'auberge ! Tiens, se traînât-il à mes pieds, jamais il ne franchira le seuil de ma maison !

Ce beau feu devait être un feu de paille. Après quelques soirées d'assez triste solitude à deux, Eldringen se hasarda à insinuer à sa fille que, en cet esclandre, l'alcool était le vrai coupable et que, si le jeune homme faisait amende honorable, on pourrait peut-être lever le rigoureux interdit dont il était frappé.

—Tu ne parles pas sérieusement ! — demanda Ulrique.

Le comte baissa les yeux sous le regard de sa fille.

—Je disais cela..... en l'air, bien entendu, — s'excusa-t-il — Mais c'est dommage que cette algarade soit justement le fait de ce garçon, le seul homme en cette ville avec qui il vaille la peine de jouer au *Macao* !

Ulrique, encore assez jeune pour s'illusionner, crut l'incident clos, mais huit jours plus tard, comme elle revenait de faire une commission, elle entendit, du seuil, un bruit de voix dans l'appartement. Ouvrant la porte, elle vit son père installé cartes en mains : son partenaire était le jeune homme en question. Après un moment de mutuel embarras, la jeune fille, qui n'avait pas quitté l'encadrement de la porte, dit à son père .

—Veux-tu sortir ?.... Je désire te parler.

Il posa les cartes et suivit sa fille dans le corridor, s'excusant, prétextant l'arrivée inopinée du jeune homme, ses regrets de son manque d'égards, la nécessité d'accorder une revanche à laquelle il avait droit..

—Là n'est pas la question. — interrompit-elle d'une voix nette. — Je veux savoir ce que tu préfères : sa compagnie ou la mienne. Lui ici, moi dehors ; choisis...

MME DE LONGGARDE

(*A suivre.*)

LA RANCUNE D'UN BOUTON DE FAUX-COL

C'EST la rancune d'un simple bouton de faux-col qui m'a empêché de faire fortune.

Vous savez qu'il n'y pas d'objet au monde plus indispensable et plus odieux qu'un bouton de faux-col. Tous les matins il vous casse les ongles, il roule sous votre lit, il glisse dans votre caleçon. Une fois qu'on s'en est rendu maître, il vous comprime la pomme d'Adam. C'est un ennemi intime ; mais si vous êtes sage, vous feindrez d'ignorer son mauvais caractère. Moi qui n'avais pas cette prudence, je couvrais le mien d'injures. Il était en nacre. Je l'appelais "sale morceau d'huitre". Et ainsi j'insultais sa mère. Il ne me l'a point pardonné.

En ce temps-là, je passais la plus grande partie de mes journées sur un canapé, à réfléchir aux difficultés que je rencontrais à me faire une position digne de mon génie. J'avais eu d'abord l'intention de "tenter des démarches", mais un ami m'en avait dissuadé.

—Crois-en, me dit-il, ma propre expérience. On dépense six cents francs de fiacre pour obtenir une place de balayeur. Je m'occuperai de toi.

C'était un ami extraordinaire. Il tint parole. Un matin, il arriva chez moi. J'étais sur mon canapé, naturellement.

—J'ai trouvé, me dit-il. Ta fortune est faite : tu n'as qu'à aller demandé une concession au Congo, mais dépêche toi ; il n'en reste qu'une.

—Au Congo ? dis-je, quelle drôle d'idée ! quel droit ai-je à demander une concession au Congo, et qu'en ferai-je ?

—Du caoutchouc, répliqua mon ami, le Congo est plein de caoutchouc.

—Eh bien ?

—Eh bien, on te donne une concession, et alors tu dis aux nègres qui sont dessus : "Apportez-moi chacun dix kilos de caoutchouc" Et si le compte n'y est pas, tu leur fais couper les mains. Tel est l'usage,

—Voilà, m'écriai-je, un usage monstrueux. Je ne saurais faire couper la main à un nègre : cela supprime la main-d'œuvre. Qu'on leur tranche le nez ou les oreilles, à la bonne heure !

—Tu as là, avoua mon ami une excellente idée. Le ministre des colonies est un homme qui a des petits langes tachés de vertu, et des manies d'humanité. La réforme que tu proposes ne peut que lui convenir. Va lui dire ça tout de suite. Tu es sûr d'enlever la concession. Je lui ai parlé de toi, et il te recevra, bien que ce soit aujourd'hui dimanche. Mais dépêche-toi, c'est une affaire de minutes : il n'y a plus qu'une concession.

—Je pars, dis-je. Tu connais mon activité. Je vais m'habiller en un clin d'œil et passer au ministère.

Donc, je fis chauffer de l'eau chaude pour me faire la barbe. Je procédai à cette opération vêtu, suivant les rites, d'un pantalon et d'une chemise de nuit. Après quoi j'enlevai, à la chemise de jour que je portais la veille, les deux boutons du faux-col, c'est-à-dire celui qui tient le faux-col par derrière, et celui qui le fixe au sommet du plastron par-devant

Il y avait très longtemps que j'avais supprimé les autres boutons, ceux du plastron. Ou plutôt ils s'étaient supprimés tout seuls. Il est bien plus simple de mettre une cravate dite régate, qui dissimule l'absence de ces insupportables et fantastiques petits objets.

Je posais les deux boutons indispensables, les seuls que je possédasse, sur ma table de nuit—je vous dis que je suis sûr de les avoir posés sur ma table de nuit !—et j'allai prendre une chemise fraîche dans une commode.

Vous avez déjà compris le drame. Quand je revins, il ne restait que le petit bouton qui fixe le faux-col au dos du collet. L'autre avait disparu.

—Il aura roulé, pensais-je.

Je pris donc la descente de lit, et je le secouai ferme. Rien ne tomba.

—Alors, il est sous le lit :

Je pris une canne et je râclai sous le lit, à *droite*, à *gauche*, avec méthode. Il sortit une infinité de flocons de poussière. Car la poussière sous les meubles s'accumule en flocons parfaitement visibles, afin de démontrer que les atomes crochus ne sont pas une simple vue de l'esprit. Pas de bouton !

—Alors il est sur le lit dans les draps......

C'était encore un espoir. Je pris tous les draps et je les secouai sur le tapis. Toujours rien. Je pris les matelas et je les chambardai. Toujours rien. A partir de ce moment, j'eus très nettement la sensation que j'étais perdu, et le bouton aussi, l'un avec l'autre. J'avais les mains légèrement tremblantes.

—Voyons, me dis-je, il faut du sang-froid. Ce bouton est ici, il ne s'est pas sauvé (je me mentais à moi-même. Je savais très bien qu'il s'était sauvé.) Il ne s'agit que de le voir, et je n'ai pas lu la lettre volée d'Edgar Poë pour rien. Dans cette nouvelle, la police, pour retrouver une lettre, divise une maison en une série de carrés numérotés et scrute successivement chaque carré ; c'est un procédé qui ne laisse place à l'incertitude. Donc, divisons cette pièce en carrés.

Seulement, il y avait des meubles. D'abord un fauteuil, et trois chaises. Je les transportai sur le palier. Ensuite la commode. Je la trainai dans l'antichambre. Ensuite la toilette. Je pris le pot à eau, la cuvette, le seau de toilette et je les posai sur les chaises et le fauteuil, dominant l'escalier. Le concierge était en train d'épousseter la rampe. Il me dit :

—Vous déménagez ?

—Non, criai-je illuminé mais . . . ne pourriez-vous pas aller m'acheter un faux-col ?

Je suis garçon, et c'est ce fonctionnaire qui fait mon ménage Il me répondit que ses devoirs lui interdisaient de quitter soit sa loge, soit son escalier. Mais il cassa ma cuvette avec son plumeau. Je l'envoyai au diable. Il alla où il voulut.

Je rentrai dans ma chambre. Il y restait la table de toilette et le lit. Je mis la table de toilette à cheval sur le balcon, deux pieds surplombant la rue. Elle avait très bien compris la

scène, je n'en doute pas, et se moquait de moi. Quant au lit, impossible de le faire sortir de la pièce, à moins de le démonter. Mais je pensai que je pourrais le déplacer. Après un examen méthodique des surfaces pour le moment découvertes, je pris un morceau de pastel rouge, et je découpai celles-ci en quadrilatères de vingt-cinq centimètres de côté. Alors je ne mis à plat ventre et non seulement j'examinai des yeux chacun de ces quadrilatères, mais je les palpai des deux mains. Ce premier travail accompli en vain, je roulai le lit et opérai sur l'emplacement qu'il avait occupé, de la même manière. Aucun résultat. Tout-à-coup, je m'écriai :

—Ah que je suis bête ! C'est trop bête d'être bête comme ça !

Je venais d'apercevoir deux étagèges pleines de livres et accrochées aux murailles. Il était évident que j'avais mis le bouton, non pas sur la table de toilette, mais, par distraction, sur l'un des rebords que les livres laissaient tout au long des étagères. A première vue, cependant je ne distinguai rien. Mais, attendu que, d'après mon raisonnement, le bouton ne pouvait être que là, puisqu'il n'était pas ailleurs, je pensai qu'il était dissimulé entre deux livres.

Comme j'étais pressé, je poussai vigoureusement chaque rangée de volumes de droite à gauche. Ils tombèrent par terre comme des capucins de carte. C'est un exercice qui abîme beaucoup de reliures. Quant aux livres brochés, ils mettent à se débrocher une astuce incroyable, et on n'arrive jamais à reconstituer la pagination. Le seul ouvrage, à ma connaissance, qui ne souffre pas de cet inconvénient, ce sont les Pensées de Pascal, parce qu'on a jamais su dans quel ordre il convient de les classer. Mais pour les traités de géologie, pas de plus grand désastre. Toute la stratification terrestre en est bouleversée ; aucun tremblement de terre n'y produirait de telles pertubations ; l'éocène se glisse sous le silurien, et l'ursus speloeus embrasse l'iguanodon clavipes. C'est le pur chaos.

Quant à la seconde étagère, elle abrégea d'elle-même son supplice en se brisant. D'après les théories que j'ai précédemment exposées, tout porte à croire qu'elle se suicida pour ne pas supporter l'affront que je lui faisais subir, et m'être désagréable. Les livres me tombèrent pêle-mêle sur la tête. Mais le bouton n'y était pas. J'étais couvert de poussière et de sueur, pâle d'angoisse et de désespoir, je pleurai, oui, je pleurai de rage. Je m'assis sur le plancher au milieu des ruines de ma bibliothèque à jamais gâchée. Une épingle que j'aperçus dans une fente brilla devant mes yeux comme l'étoile du pôle.

—Voici, me dis-je, la solution. Je m'en vais fixer le faux-col par derrière avec cette épingle, et me servir du bouton unique qui me reste pour joindre le plastron au col.

L'espoir rentre vite dans les âmes. Je me mis à siffler gaiement.

—Vous verrez bien, dis-je à tous les ironiques ennemis qui m'entouraient : table, chaises, livres, débris, et au bouton disparu, que je savais là !—vous verrez bien que je pourrai m'habiller.

Je me piquai un peu les doigts en épinglant le faux-col. Ceci n'avait aucune importance Mais quand je voulus boutonner sur le devant, mon unique bouton était trop petit, et le faux-col trop épais. Cet indispensable accessoire de toilette resta ouvert des deux côtés de ma nuque, comme les deux ailes d'un mauvais génie.

C'eût été, pour un autre, la fin de tout, l'effondrement et la ruine. Mais je résolus, moi, de ne pas me laisser vaincre. Je roulai dans une feuille de papier mon faux-col et une cravate, je mis sous mon bras mon gilet et ma jaquette, descendis l'escalier, et me précipitai dans la rue. J'avais l'air d'un sauvage ivre, mais je trouvai un fiacre tout de même.

Je criai au cocher :

—Roulez jusqu'à ce que vous aperceviez une mercerie ou un chemisier.

Le fiacre roula. Il roula, roula. Il y a douze pages consacrées aux chemisiers, dans le Bottin, et autant aux merciers. Ce ne sont donc pas des personnes difficiles à trouver ; et pourtant le fiacre n'arrêtait pas. Je crus que le cocher se moquait de moi, ou voulait se faire payer des heures superflues, mais il me dit :

—Patron, c'est dimanche. Toutes les boutiques sont fermées.

C'était le dernier coup. Cependant je pus réunir tout ce qui me restait de courage et de capacité raisonnante. Il était impossible qu'il n'y eût pas à Paris, ville de deux millions d'habitants, un bouton de faux-col à acheter quelque part, même le dimanche. J'avais raison.

—Patron, dit le cocher, je sais un endroit. C'est aux Classes Laborieuses, rue Mouffetard. Ça reste ouvert le dimanche pour les pauvres diables qui ne peuvent pas faire leurs achats dans la semaine.

Nous étions rue de la Pompe, à Passy. La course est bonne. Mais enfin j'arrivai rue Mouffetard.

—Le rayon des boutons de faux-col ?

—Voyez mercerie !

Et je vis "mercerie". On me demanda combien je voulais de boutons, je dis :

—Tout ce que vous avez !

Ces brutes de calicots n'eurent pas l'air de me prendre au sérieux. Pour fixer un chiffre je demandai douze douzaines. On me les vendit.

Et j'allai au ministère des colonies. Le ministre était parti. Il ne restait qu'un petit attaché de cabinet, une espèce de tête à gifles, qui me dit :

—Pour les concessions du Congo ? Ne repassez pas. C'est donné.

Voilà comment j'ai manqué ma fortune. Et pourtant, j'avais une consolation : ma grosse de boutons de faux-col. Quand je rentrai chez moi, la domestique avait remis un semblant d'ordre au milieu des ruines faites par moi, et rentré les chaises. Sur l'une d'elles, il avait étendu ma chemise de la veille.

Et au col de cette chemise, il y avait le bouton ! Il était là mon bouton, qui avait l'air de me dire : "Mon ami, t'es-tu bien amusé ?..."

Ne croyez pas que j'eusse oublié de l'enlever de la chemise. Si c'est ce que vous croyez, vous avez tort. Je vous jure que je l'avais enlevé, j'en suis sûr. Seulement, il était revenu. C'est toujours comme ça.

PIERRE MILLE

Un bavard me fait toujours l'effet d'un train qui va dérailler.

MME BARRATIN.



LETTRE D'OTTAWA

Ma chère directrice,

VOUS avez été bien cachotière et je vous en voudrais bien fort si l'on pouvait vous garder rancune. Comment, vous m'envoyez à Ottawa, du moins je me l'imaginais, en mission parlementaire, pour écouter des discours, entendre ces messieurs nos maîtres discuter les affaires du pays et leur voir sauver la nation ; au lieu de cela, je ne fais qu'écouter musique et madrigaux, que voir fleurs et toilettes !

Est-ce ainsi la vie parlementaire ? Eh bien ma chère amie, on ne s'y ennuie pas, je vous assure. C'est la réception forcée à perpétuité et je me demande à quel moment les députés peuvent s'occuper de conduire le char de l'Etat ? Partout où nos obligations sociales nous conduisent, nous sommes sûres de tomber sur un peloton serré de législateurs qui me semblent oublier facilement la gravité des fonctions que leur ont dévolues les braves et indépendants électeurs.

Je ne les en blâme pas, croyez-le bien ; au contraire, je leur pardonne ; d'abord parce qu'ils sont généralement très aimables et puis aussi, parce qu'ils sont bien excusables.

Elles ne sont guère amusantes leurs séances, et ils ont un air si drôle dans leur fosse ! Quel curieux coup d'œil on a de cette galerie où les sons arrivent voilés et les paroles compréhensibles. Il n'y a rien de plus amusant que de contempler de l aut ces crânes dénudés, ces dos ronds, ces poses alanguies et ces somnolences paisibles. Je sais bien que si nous pénétrons dans le sanctuaire et qu'un groupe échappé d'un thé ou d'un euchre arrive en grand froufrou, caquettant et batifolant il se produit aussitôt dans cette masse un réveil très flatteur ; jeunes et vieux s'efforcent de lutter contre l'engourdissement législatif et lancent des regards ambitieux vers les hauteurs où nous trônons. Mais ce sont de simples éclairs dans cette sombre nuée.

A propos de cette galerie j'ai fait une remarque qui n'est certes pas à notre avantage. Nous nous plaignons souvent du manque de galanterie des hommes ; nous leur reprochons continuellement de ne pas faire place aux dames comme l'exigeait la vieille galanterie française, de ne pas toujours céder leur siège dans les tramways, dans les endroits publics ; mais avez-vous jamais constaté combien d'entre nous donnent souvent un mauvais exemple que le sexe masculin s'empresse trop d'imiter ? Il est bien convenu que le premier rang de la galerie de l'orateur est le seul d'où l'on puisse voir quelque chose et saisir furtivement quelques lambeaux de discours. Trop souvent, hélas quelque habituée, arrivée au début, s'installe en plein centre de la banquette et une fois rivée à sa place se refuse à tout déplacement latéral en dépit des protestations ou des supplications. Cette position formidable était occupée l'autre jour par une grosse dame, qui paraissait porter au débat un intérêt très intense.

L'idée nous avait pris, ce soir là d'aller voir un peu ce qui se passait à la Chambre ; nous sommes montées à la galerie et nous sommes assises auprès de la forte dame que notre arrivée n'eut pas le don d'émouvoir ; quelques instants après survenait Madame Brodeur, l'aimable présidente pour laquelle nous nous nous sommes empressées de faire une place en nous serrant un peu sur la dame immuable ; ensuite vint Lady Laurier, dont la venue nécessita un nouveau serrement de coude, mais sans provoquer de déplacement de l'autre côté ; et, enfin Lady Minto survint avec deux autres personnes et prit place à la tête du banc en nous imposant une opération de compression douloureuse contre notre voisine qui ne broncha pas d'une ligne, bien qu'il y eut deux places vacantes à sa droite.

Les députés qui, d'en bas, suivaient les détails de cet emboitement successif, avaient l'air d'y prendre un plaisir infini ; le fait est que nous devions ressembler à une jolie rangée de sardines. Mais je suis bien convaincue que ce n'est pas avec des exemples de ce genre qu'on leur inculquera l'obligation morale de nous céder leur place à l'avenir. Ils seront trop bien fondés à nous répondre : "Que ces dames commencent."

Je vous parlais au début de cette lettre de la quantité innombrable de thés et de réceptions qui se sont succédés depuis le commencement de la session. Je vais tenter une énumération forcément incomplète, mais qui vous permettra de juger si j'ai bien le temps de faire de la politique.

Sans remonter au déluge, mais, en ouvrant la série, il y eut d'abord la réception officielle du gouverneur-général dans la chambre du Sénat, réception grandiose et solennelle très nombreuse et très panachée. La personne la plus en vue était une élégante et officielle beauté italienne de la suite de Lady Minto. Elle porte le curieux nom de Fabricotte qu'elle va changer avant peu, dit on pour celui plus néo-continental de W C. Withney. Elle doit en effet chuchote-t-on épouser le directeur millionnaire des acieries de Sidney, C B.

La veille, vendredi le 13, il n'y avait pas moins de six thés pour une même après-midi. Le plus important était celui de Madame Fielding où la réunion était nombreuse et élégante. La semaine dernière et cette semaine, il y a eu des dîners à Rideau Hall et les ministres et les ministresses ont été invités à tour de rôle.

Jeudi 19, Lady Laurier a ouvert, par une grande réception la série de la session ; il est d usage de lui réserver cet honneur. L'assistance était tout-à-fait choisie. Lady Laurier dont les goûts artistiques sont bien connus, a profité de l'occasion pour faire entendre plusieurs de nos jeunes Canadiennes-françaises qui ont eu un chaud succès. Mesdemoiselles Tarte, Marie

Mount et Desmarais ont été applaudies et complimentées et Monsieur E. St-Louis a chanté *l'abbé Bridaine* avec une verve communicative qui a gagné jusqu'au premier ministre. J'ai malheureusement constaté que peu de nos députés français avaient répondu à l'invitation de Lady Laurier et que nos Canadiennes-françaises étaient bien clairsemées. Pourquoi cela ?

Il n'est pas jusqu'aux Anglais qui, ne se plaignent de ne pas voir de Canadiennes aux réunions de cette année. Car nous sommes très appréciées ici, savez-vous, soit dit sans fatuité.

Madame Brodeur a donné à la présidence de la chambre un charmant lunch de jeunes filles en l'honneur de ses hôtes, Mesdemoiselles Doutre, Bickerdike et Melvin Jones. Parmi les Canadiennes présentes, j'ai à citer : Mesdemoiselles Désaulniers, Coutu, Desmarais, Fitzpatrick.

Le lendemain Madame Melvin Jones, femme du sénateur Jones, offrait à son tour un lunch somptueux à la présidence du Sénat, veuve de son aimable hôtesse Madame Power qui n'est pas encore venue à Ottawa. Mademoiselle Melvin Jones faisait les honneurs de la présidence avec sa mère. Remarqué : Lady Laurier, Madame Brodeur, Mesdemoiselles Doutre, Bikerdike, Tarte, Chapleau.

Mardi soir, Sir Wilfrid Laurier et Lady Laurier ont donné un grand dîner en l'honneur de Lord Dundonald. Parmi les noms des personnes présentes je citerai : Sir Elzéar et Lady Taschereau, Hon. M. et Madame Carroll, Juge et Madame Girouard, Madame Joseph Pope.

J'énumère, pour mémoire seulement, quatre autres réceptions : celles de Lady Borden, de Lady Mulock, de Madame Mills et de Madame Blair.

Comprendrez-vous maintenant pourquoi je ne puis pas encore vous envoyer des impressions sérieuses.

Je vous griffonne ces quelques lignes à la hâte, dans un petit coin de la Bibliothèque d'où j'assiste à une scène délicieuse. Trois dames déléguées de la W. C. T. A. qui sont venues ici faire de la propagande contre l'abus de la cigarette et qui tiennent cour plénière, sont en train d'essayer de convertir le brave père Morin, député de Dorchester, à leurs doctrines prohibitives. En bon Canayen, le bonhomme résiste et en tient bon pour le tabac.

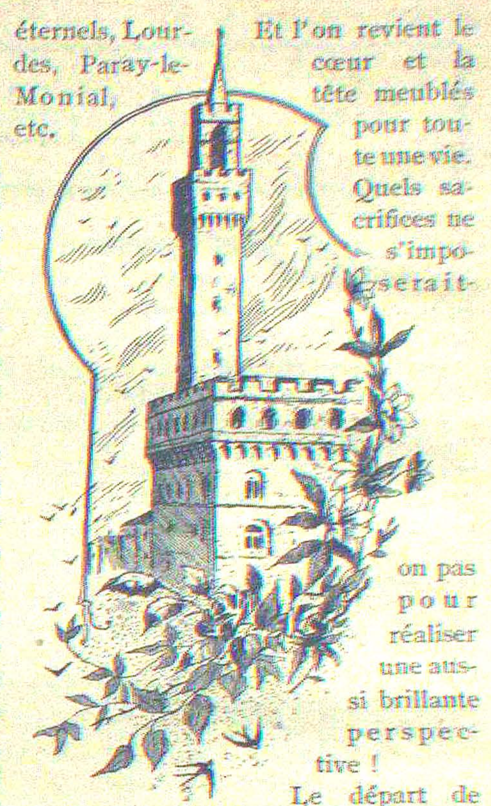
Dans ma prochaine lettre je vous donnerai le résultat de ces louables efforts.

YVETTE FRONDEUSE.

OUTRE-MER

M. L. J. RIVET prépare un pélérinage à Rome, Lourdes et Paray-Le-Monial à l'occasion du jubilé Pontifical de sa Sainteté Léon XIII. Nous ne saurions trop encourager ces voyages qui offrent tant d'avantages intellectuels aux pélerins. Les nombreuses excursions déjà entreprises par M. Rivet et les succès qui les ont toujours couronnées sont une garantie sûre de sa compétence et de son zèle. Voilà encore une excellente occasion pour une personne qui ne saurait voyager seule de faire un bout du tour du monde en causant agréablement ; les dames surtout sont assurées, non seulement de tout le confort possible, mais de pouvoir visiter les plus belles villes de l'Europe en la bonne compagnie de voyageuses de leur sexe. Et puis, quiconque connait les ennuis d'avoir à chercher et à faire enregistrer ses bagages, à prendre des billets de passage, à tracer son itinéraire, à choisir un hôtel dans des endroits que l'on ne connaît pas, bénira M. Rivet de le débarrasser de ces multiples embarras et de ne lui laisser que la partie la plus agréable du voyage : tout voir et tout entendre !

L'itinéraire du voyage Rivet est considérable. Séjour de plusieurs jours à Londres, puis départ pour Paris, avec une longue visite, sur le parcours, à Rouen. Nous reproduisons ici, dans cette gravure d'une vieille maison, un coin typique de cette ville ancienne où fût brûlée Jeanne d'Arc. Puis, c'est Paris, Bordeaux Toulouse, Marseilles, Nice, Gênes, Pise, Rome, la sainte, Florence la belle, la ville des Fleurs, et le centre intellectuel de l'Italie. Après Florence, Venise, Milan, Lucerne toute la Suisse enfin, ses lacs et ses glaciers éternels, Lourdes, Paray-le-Monial, etc.



Et l'on revient le cœur et la tête meublés pour toute une vie. Quels sacrifices ne s'imposerait-on pas pour réaliser une aussi brillante perspective !

Le départ de Montréal aura lieu le 20 juin. La durée entière sera de 70 jours avec l'option, de demeurer en Europe plus longtemps, si on le désire, puisque le billet de retour est bon pour un an Pour plus de détails, s'adresser à M. L. J. Rivet, 140, rue Saint Denis Montreal

Témoignage d'estime et d'appréciation

Mademoiselle Milhau a terminé l'intéressant cours de littérature qu'elle donnait au Royal Victoria College. Pour lui témoigner leur reconnaissance aussi bien que désireuses de donner au distingué professeur une preuve de leur haute appréciation, les personnes qui ont assisté à ses leçons lui ont présenté à l'issue de la conférence, une grande corbeille de roses muguets. Mme Dandurand, au nom des femmes et des jeunes filles canadiennes - françaises, remercia Melle Milhau des enseignements qu'elle leur avait donnés. De plus, elle manifesta le désir d'exprimer au principal de l'Université McGill, M. Peterson, par l'entremise de Melle Milhau, leur reconnaissance pour son aimable hospitalité.

Remarqué parmi l'assistance : Mmes U. Lafontaine, A. A. Thibaudeau, L. Rodier, R. Daudurand, J. Laberge, R. Archer, P. Wiallard, Morin, Henri Masson. Melles A. LeSage, J. Lacoste, Barry, A. Loranger, G. Roy, M. Mignault, Boyer, Georgette Roy Amos, T. Fortin, Garneau, Levin, Marceau.

PAGE DES ENFANTS

Le petit Jésus travaille

(Vers à réciter.)

Ce jour-là, Joseph cherchant de l'ouvrage,
Jésus restait seul dans l'humble atelier :
Il était alors en apprentissage,
Avait sur sa robe un grand tablier.......
Il fouilla longtemps dans un tas de planches
Que le charpentier avait dans un coin ;
Il en choisit deux parmi les plus blanches
Il les rabota longtemps, avec soin !
Mais la tendre voix de la Vierge-Mère
Lui dit : "Mon Jésus, que faites-vous donc ;
Sans doute un travail pour votre vieux [père ?"..
.... Le petit Jésus lui répondit : "Non !"

Ces morceaux de bois qu'il taille et rabote,
Il mit bien longtemps à les aplanir ;
Prenant un marteau lourd pour sa menotte,
Il chercha des clous pour les réunir.
C'était pour son âge une rude tâche,
(Il avait cinq ans depuis quatre mois).
Pourtant il cognait, cognait sans relâche,
Tapant bien souvent sur ses petits doigts ;
Et la Vierge dit, pleine de tendresse :
"Mais, mon cher trésor, que faites-vous [donc ?
Sans doute un joujou pour quelque [pauvresse ?"....
.... Le petit Jésus lui répondit : "Non !"

Enfin le divin Apprenti s'arrête
Et laissant tomber ses bras accablés.
—Le soleil d'avril, frappant sur sa tête,
Transmuait en or ses cheveux bouclés !
Las, il s'étendit pour faire son somme
Sur l'objet de bois si mystérieux........
Et le fils de Dieu, comme un petit homme,
Au bout d'un instant ferma ses beaux yeux,
Et lorsque Marie, avec grand mystère,
Vint pour lui parler encore une fois,
Parmi les copeaux qui jonchaient la terre,
Le petit Jésus dormait.... sur sa croix !

THÉODORE DE BOTREL.

Une exposition de poupées.

Il y a quelques années, une exposition de poupées s'est ouverte à Paris, au.... Musée pédagogique. Oui, au Musée pédagogique. C'est qu'en effet ces poupées n'avaient pas pour but l'amusement des petites filles, mais l'instruction des visiteurs de tout âge. Elles ont été habillées par des écolières des villes et des bourgs de France, selon la mode du pays, et formaient ainsi une collection remarquable de tous les costumes des diverses provinces de la France.

Petite poste en famille

Bonnes et joyeuses Pâques à tous mes neveux et nièces.

J'ai le plaisir de vous annoncer que *Marie Antoinette Gosselin*, Chicoutimi, et *Maurice Bauset*, Ottawa ont mérité le prix d'assiduité décerné à ceux qui ont donné, durant l'année, le plus grand nombre de bonnes réponses aux questions posées dans ma page Je me fais l'écho de leurs cousins et cousines pour les féliciter en leur nom et au mien.

Il est dommage pour elles que *Florence*, Québec, et *Rose-de-Mai*, Montréal aient manqué de cette vertu qui fait les savants et les saints, et très souvent les deux ensemble : la persévérance. Elles auraient pu concourir avec bon eur avec les heureux lauréats

LE JOURNAL DE FRANÇOISE entre aujourd'hui dans sa deuxième année d'existence. Il convient qu'à cette occasion je vous rappelle, jeunes amis, toute l'importance que vous devez attacher à la rédaction de votre page. C'est votre domaine, je vous le répète, et par conséquent vous devez avoir à cœur de l'orner le mieux possible. J'ai beaucoup de nouvelles correspondantes mais les anciennes semblent traverser une époque d'éclipse. Quand la lumière se fera-t-elle ? Je compte que cette année-ci ramènera au bercail toutes ces petites brebis égarées.

Je désirerais, dorénavant, que les questions données aux petits jusqu'à douze ans ne fussent répondues que par eux.

Il n'est pas juste que les plus grandes usurpent des droits que les premiers ont seuls le privilège d'exercer. Il n'en est pas de même de questions posées aux jeunes savants et savantes auxquelles pourront répondre tous ceux qui font partie de la classe moyenne.

Je vous ferai remarquer que les manuscrits qui me sont passés vont à l'imprimerie sans un mot de correction de ma part. Je veux qu'on juge peu à peu de vos progrès. J'en excepte le cas où les fautes d'orthographe sont trop nombreuses, nous les corrigerons alors ensemble.

Amie de Rose-de-Mai. Sois la bienvenue, petite nièce ; j'espère que tu seras toujours fidèle à répondre à mes questions, lors même que ce serait de la géographie. Celle-ci est aussi une science indispensable, vois-tu, et quand tu seras grande si tu ne peux dire où se trouve telle ou telle place dans ton propre pays, tu ne feras guère honneur à toi-même, d'abord, et à tes institutrices ensuite.

Rose-de-Mai, je l'espère, va prendre de bonnes résolutions pour l'année 1903. Il faut chasser la paresse comme un hôte importun n'est-ce pas. et revenir la fidèle correspondante d'autrefois. Qu'en dis-tu ?

Belle-de-Nuit peut être sûre d'un chaleureux ac ueil. Le cœur de Tante Ninette est tellement grand qu'il pourrait y placer en une seule fois tout son régiment pressé de petits neveux et nièces, et je certifie qu'on s'y trouverait encore à l'aise.

Mes amitiés à ta petite sœur à qui j'envoie une de mes plus douces caresses et revient souvent faire visite à

TANTE NINETTE

—Quelle est la signification de cette expression familière :

"Il est du bois dont on fait les flûtes" ? Comment peut-on l'expliquer ? cette singulière expression s'emploie, selon le dictionnaire de l'Académie, pour parler d'un homme qui par complaisance ou par faiblesse, ne veut ou n'ose contredire personne.

Quel peut en être l'explication ou tout au moins l'origine ? Littré pense qu'elle fait allusion à la légèreté et au creux du bois employé pour faire des flûtes.

***

Le petit Jean à l'église montrant le suisse.

—Maman, il n'a donc qu'un seul soldat, le bon Dieu !

PAGE DES ENFANTS

Concours de Géographie

(Pour mes jeunes savants et savantes depuis 16 ans)

(Le récit qu'on va lire conti nt 68 noms prop·es de la Géographie de France)

Un monsieur âge de quarante ans, doué d'un air digne, était l'an dernier, dinant dans un restaurant de Paris à cinq heures du soir. Il dit : Servez-moi bien, j'ai une faim qui me creuse l'estomac, faites-moi faire bonne chair et je vous donnerai de l'argent tant que vous voudrez ; surtout que chaque mets vienne à son tour, En effet, ça venait selon ses désirs.

A peine fut-il à table qu'il ôta ses gants, releva sa manche et dit : Avalons ! On servit copieusement : potage, pain, bœuf ; puis une volaille grasse à la daube, un pâté de foie, de la fricassée et autre chose bonne à manger.

Il commença par des œufs à la coque et le bœuf. Il prit du vin qu'on lui servit dans des pots de grès et il en but un grand verre à ras. Il fallait se méfier, car, s'il avait mis l'eau qu'on lui avait servi avec, il n'aurait pas ressenti, au tiers de son repas, de si grands maux, surtout du mal aux reins ; il allait continuer, mais il perdit le sens et on fut obligé de l'emporter, ce qui causa une scène au restaurant.

On le coucha sur un lit de camp ; on lui fit prendre des pastilles de menthe, du sirop d'écorce d'orange ; après quoi il fit un bon somme, dormit toute la nuit, se réveilla le lendemain matin, frais et dispos et fort comme un lion. Il jura de ne plus faire de pareilles prouesses et dit au traiteur : Je vous sais gré des soins que vous avez pris de ma personne.'' Il remercia tout le monde, se priva de liqueurs et but un peu d'eau pour rincer ses dents, et, donnant des étrennes, il partit.

Ce roman étant terminé, je pense que l'on doit, quand on a fini, se taire.

Etre bon ce n'est pas assez, il faut l'être avec bonheur.

MME BARRATIN.

LES JEUX D'ESPRIT

Charade

Mon premier préserve le doigt de la jeune fille laborieuse,

Mon second fait l'ornement de sa tête,

Mon tout indique une profonde misère.

Quel est le ens de la locution ''tirer son épingle du jeu'' ?

Histoire du Canada

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Quel fut le premier évêque et le premier gouverneur de la Nouvelle-France ?

Solution des Jeux d'Esprit

Charade

Mon premier est une voyelle,
Mon second sert au tutoiement,
Et l'enfant qui tout jeune épèle
Répète mon dernier souvent.
Mon entier quand la nuit est belle
Resplendit dans le firmament.

Rép. : Etoile.

Ont bien deviné : René Hamel, Québec ; Belle-de-Nuit, Montréal ; Rose-de-Mai, Amie de Rose-de-Mai, Maurice Beauset, Ottawa ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Lauréa Baril, Montréal ; Marie, Berthe Pagé, Waterloo ; Jeannette, Arthabaskaville ; Anna Gélinas, Académie Ste-Marie ; René Théberge, Alice Thiberge, Isoline Tétreault, Marie-Anne, Arthabaskaville.

A quelle époque fut introduite en France la prière appelée Angelus ?

Rép.: Cette pieuse pratique remonte au pape Urbain II et fut introduite en France le 1er mai 1472 par une ordonnance de Louis XI.

Ont bien répondu : Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Maurice Bauset, Ottawa ; Isoline Tétreault, Académie Ste-Marie ; Marie-Anne, Arthabaskaville ; Anna Gélinas, Jeannette.

Question de géographie

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Dans quelles parties de la province se trouvent situées les places suivantes et quel en est le comté ?

Baie Saint-Paul, Malbaie, Montmorency, Trois-Rivières, L'Assomption, Boucherville et Longueuil.

Rép.: Baie St-Paul et Malbaie, P Q., comté de Charlevoix. Montmorency, P.Q., comté de Montmorency. Trois-Rivières, P.Q., comté de St-Maurice. L'Assomption, P.Q., comté de l'Assomption. Boucherville, P.Q., comté de Chambly. Longueuil, P Q., comté de Chambly.

Ont bien répondu : Lucile Rodier, Montréal ; Lauréa Baril, Académie Ste-Marie ; Berthe Pagé, Waterloo ; Anna Gélinas, Marie Anne, Arthabaskaville ; René Théberge, St-Jérôme ; Isoline Tétreault.

(Pour mes jeunes savants et savantes.)

Des langues suivantes données ici dans l'ordre alphabétique, quelles sont les plus répandues sur notre globe ? Allemand, anglais, espagnol, français, italien, portugais, russe ?

Rép.: L'anglais est le plus parlé, la langue russe vient ensuite avec l'allemand. Le français ne vient qu'en troisième lieu.

Ont donné une réponse juste : Maurice Bauset, Ottawa ; Anna Gélinas, Académie Ste-Marie ; Isoline Tétreault

---

MOTS D'ENFANTS

Lili cause avec un capitaine ami de son père.

—C'est que j'ai 12 ans maintenant !

—Tiens, je ne vous en aurais donné que dix.

—Ah ! capitaine, vous êtes un flatteur !

***

Conversation d'unes petite fille de cinq ans avec sa grand'mère.

Elles passent par un petit bouquet de bois.

La grand'mère.—Dis donc, mon enfant, si nous rencontrions un loup ?

L'enfant.—Oh ! que j'aurais peur !

La grand'mère.—Mais je me mettrais devant toi pour te défendre !

L'enfant, battant des mains avec joie.—C'est cela, pendant qu'il te mangerait, j'aurais le temps de me sauver.

Page de la Cuisine

Diner de Paques

POTAGE CRÈME DE NAVETS. Excellente soupe de début de printemps, pour laquelle on passe au beurre, cinq ou six navets émincis en tranches — sans les laisser rissoler. Mouiller le fond de bouillon—fait, s'il est possible, de veau ou de poulet. Passer la purée, très fin ; la remettre dans une casserole, et l'allonger suffisamment, après l'avoir assaisonnée avec du lait bouillant. Au moment de servir, on lie avec deux jaunes d'œufs, et l'on verse sur des croûtons. (Excellent.)

HOMARD A L'AMÉRICAINE.— Garnissez une corbeille de pommes de terre julienne crues et faites frire dans de la graisse jusqu'à ce qu'elles aient pris une teinte rousse ; remplissez ensuite avec le mélange du homard tout chaud. Servez sur un napperon plié et garnissez de persil et de cresson.

CERVELLES AU GRATIN. — De bœuf, de veau ou de mouton, à volonté. Laissez baigner dans l'eau pendant une demi-journée en changeant cette eau souvent. Enlever soigneusement la peau fine qui enveloppe la cervelle. Laisser encore une demi-journée à dégorger. Ensuite mettre au feu avec un peu d'eau, mais sans arriver à l'ébullition. Rafraîchir et recommencer l'opération. Remettre définitivement à la casserole avec eau et un peu de vinaigre. Faites bouillir très doucement pendant trente minutes.

Préparer d'autre part une béchamel au lait, liée de jaunes d'œufs. Couler un peu de cette sauce au fond d'un plat allant au feu. Ranger dessus les cervelles coupées en tranches un peu épaisses ; parer de quelques champignons également coupés. Verser sur le tout le reste de la sauce. Recouvrir de mie de pain et de fromage tapé. Arroser d'un peu de beurre fondu. Mettre dans le fourneau jusqu'à ce que la croûte soit dorée. Servir très chaud.

POITRINE DE VEAU FARCIE.—Faites enlever par le boucher tous les os de côté de la poitrine coupée transversalement. Préparer une farce composée de pain ramolli dans du lait, pas mal de beurre, des œufs (trois paraît-il), sel, poivre, persil et petit oignon hachés, emplissez la poitrine et cousez-la avec un gros fil. Faites rôtir sur un feu lent.

SALADE DE LAITUE. — La laitue doit être épluchée avec soin, parceque dans la cavité des feuilles, il se niche des insectes. Laissez ensuite égoutter les feuilles et presse-les dans un torchon sans les déchirer, mettez-les dans un saladier avec cerfeuil haché fin, décorez avec des œufs durs coupés en quartiers ; faites une petite sauce avec de l'huile, du vinaigre et assaisonnez de poivre et de sel.

SOUFFLÉ AUX VIOLETTES. — Trempez une boîte de gélatine dans une tasse de lait froid pendant deux heures ; puis ajoutez un demi-litre de lait chauffé et une demi-tasse de sucre ; enlevez du feu, et mettez dans de l'eau glacée jusqu'à ce que le mélange commence à prendre ; ajoutez ensuite un demi-litre de crême battue, une demi-tasse de la pulpe d'une noix de coco râpée et une petite cuillerée de vanille ; versez dans un moule à savarin contenant des violettes cristallisées ; mettez sur la glace Enlevez du moule et posez sur un fond d'assiette.

MOUSSELINE D'ORANGES.—Mélangez quatre grandes cuillerées de sucre le jus de deux oranges, quatre grandes cuillerées de beurre et le jaune battu de six œufs. Plongez le vase contenant ce mélange dans un plus grand récipient contenant de l'eau bouillante et remuez jusqu'à ce que le mélange soit bien lié, faites refroidir : Ajoutez-y ensuite les blancs battus en neige ferme, verrez dans un moule beurré et faites cuire au bain-marie pendant une heure et demie Saupoudrez de macarons écrasés, et garnissez avec des quartiers d'orange.

BANANES FOURRÉES — Coupez un quart des bouts de bananes, retirez la pulpe et passez au tamis. Ajoutez à la valeur d'une tasse de pulpe, le jus d'une moitié de citron et deux grandes cuillerées de sucre pulvérisé, fouettez une tasse de crême ; remplissez des moules peu profonds, faites prendre sur la glace, et servez avec des petits gâteaux.

Recettes utiles

POUR ENLEVER LES TACHES DE ROUILLE.—On enlève les taches de rouille en les couvrant avec du sel légèrement humecté de jus de citron ; laissez séjourner un moment en ajoutant du sel et du citron. Si vous n'obtenez pas un succès immédiat avec ce procédé, employez de l'acide muriatique pour les tissus de couleur. Mettez un large bol rempli d'eau bouillante sous la tache. Faites tomber sur les parties sèches une goutte ou deux de l'acide. Lorsque la rouille aura disparu rincez plusieurs fois dans de l'eau claire, à laquelle vous avez ajouté un peu d'ammoniaque.

NETTOYAGE DES VITRES.—On rend les vitres très brillantes en faisant une pâte liquide composée d'alcool et de petit blanc. Un peu de ce mélange enlèvera les taches des vitres et leur donnera un brillant magnifique.

Il est permis d'être coquet de son âme et de n'en laisser voir que le beau.



Avez-vous un Bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sur et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

Il adoucit les souffrances de l'Enfance;
Il est le repos des Mères fatiguées.
Il épargne de précieuses existences.

Prix 25c. A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

Un remède de famille prompt et sûr

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

A vendre partout. Prix 25c.

LES VERS.

Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers. sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat,** étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boite, ou par la malle sur réception du montant.

The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can



Nous vendons
La Bibliothèque
ÉLASTIQUE
"Macey"
C'est la meilleure.

L'Hygiene dans la Literie

Tous les matériaux qui entrent dans nos Matelas sont garantis purs et exempts de mauvaises odeurs. . . .

Essayez nos Matelas pur Crin, bordure de 6 pouces, en deux morceaux, pour **$8.00.**

RENAUD, KING & PATTERSON

652 RUE CRAIG

N.B.—Réparations de Meubles en tous genres. Téléphonez Main 757 pour informations, etc.

Mlle ADA REHAN

La Célèbre Actrice



"Le **Vin Mariani** n'est certainement pas surpassé comme le tonique le plus efficace et en même temps le plus agréable."

ADA REHAN.

Vin Mariani

Donne une action saine et vigoureuse au corps et au cerveau, il tonifie l'estomac, enrichit le sang et affermit les nerfs ; donne une brillante couleur aux joues et une grande vivacité à l'intelligence.

Il donne la Force et la Santé aux Personnes Faibles.

Chez tous les Pharmaciens

Mme Emma Calvé

La Grande Cantatrice



"Je suivis le conseil pour guérir mon rhume. Je pris des grogs chauds faits de votre délicieux vin et cela me mit en état de chanter "Carmen" hier soir"

EMMA CALVÉ.